

ment : *ce cheval est noir* ? Ma pensée serait ainsi, si vous voulez, moins déterminée, moins précise, moins complète, mais elle aurait encore cependant, bien que privée de ce complément, un sens arrêté, et les mots : *Le cheval est noir*, formeraient encore une phrase.

Ces mots qui ne sont point absolument nécessaires au sens de la phrase, mais qui servent seulement à compléter le sens d'un des termes nécessaires de la phrase, sont dits des *compléments*, et le terme qui les reçoit est dit *complexe*, c'est-à-dire ayant un complément. Il est dit *incomplet* dans le cas contraire.

Ainsi quand je vous disais : *Le cheval de Jean est noir*, ces mots de *Jean* sont le complément du sujet *le cheval*, et le sujet : *le cheval de Jean* est un sujet complexe. Si je vous avais dit : *Le cheval est utile à l'homme*, ce ne serait plus, n'est-il pas vrai ? le sujet que vous appelleriez complexe, mais l'attribut *utile à l'homme*, et vous diriez que ces mots à l'homme sont le complément de l'attribut *utile*.

Il peut arriver aussi qu'au lieu d'attribuer, dans ma pensée, à un seul être ou à une seule chose, à un seul animal, par exemple, comme tout à l'heure, une qualité, une manière d'être, je veuille attribuer cette qualité, cette manière d'être à plusieurs êtres, à plusieurs choses, — gardons notre exemple — à plusieurs animaux différents, ou encore qu'au lieu d'attribuer à un être, à une chose, à un animal, si vous voulez, une seule qualité, une seule manière d'être, je leur attribue plusieurs qualités, plusieurs manières d'être différents.

Ainsi, je remarque que le cheval de Jean est noir en certaines parties de son corps et blanc dans certaines autres ; je vous dirai : *Le cheval de Jean est noir et blanc*. Je remarque que ce n'est pas seulement le cheval de Jean qui est noir, mais aussi sa vache et son chien ; je vous dirai : *Le cheval, le chien et la vache de Jean sont noirs*.

Dans la première phrase, l'attribut : *noir et blanc*. Dans la seconde, le sujet : *Le cheval, la vache et le chien* sont appelés par les grammairiens *composés ou multiples* ; on les appelle *simples* quand ils n'expriment pas, le sujet, des êtres différents, des choses différentes, l'attribut, des qualités, manières d'être d'ordre différent.

Ces phrases : *Le cheval de Jean est noir*, *Le cheval est utile à l'homme*, *Le cheval de Jean est noir et blanc*, *Le cheval, la vache et le chien de Jean sont noirs*, renferment, n'est-il pas vrai ? d'abord les trois termes que nous avons reconnus comme rigoureusement nécessaires pour que le sens soit complet, et ensuite quelque chose de plus.

Il y a d'autres phrases, au contraire, qui ne contiennent pas, exprimées par des mots distincts, ces trois termes. Quand je dis : *Le cheval dort*, *la vache pait*, *Paul marche*, le sens est complet, vous le sentez bien, comme quand je vous disais : *Le cheval est noir*. Et pourquoi est-il complet ? C'est que, comme tout à l'heure, les mots dont je me suis servi contiennent un jugement, une affirmation. Dans la première phrase, par exemple, il y a un être, un animal dont j'affirme quelque, à qui j'attribue une manière d'être, *le cheval*, et l'autre mot *dort* indique à lui seul non-seulement la manière d'être que j'attribue au cheval, mais encore que c'est au cheval que j'attribue cette manière d'être. Quand je dis : *dort*, c'est comme je disais : est actuellement dormant, est à présent dans l'état de sommeil ; *dort* exprime l'existence modifiée d'une certaine façon, modifiée par le sommeil, et quand je reproche ces deux mots *dort* et *le cheval*, j'indique que dans mon esprit j'attribue au cheval cet état particulier de l'existence qui est le sommeil. Le mot *dort* qui indique ainsi à fois et cet état et l'attribution que j'en fais au cheval est un verbe, et, comme on dit, un verbe *attributif*, un verbe contenant l'attribut.

Dormir, c'est être dans l'état de sommeil ; *paître*, *marcher* indiquent quelque chose de plus, une action ; *paître* se dit d'un animal qui cueille l'herbe avec ses dents pour s'en nourrir ; *marcher*, c'est agiter ses jambes pour faire du chemin. L'homme, l'animal subissent l'état de sommeil ; ils sont, comme on dit, passifs (2) sous l'influence de cet état ; quand, au contraire, l'animal pait, quand l'homme marche, ils développent, l'homme en marchant, l'animal en paissant, une activité qui leur est propre, ils se portent eux-mêmes à la chose qu'ils font, ils sont *actifs*, ils *agissent*. Quand je dis : *La vache pait*, *Paul marche*, je n'indique pas seulement que la vache, que Paul sont, qu'ils existent, comme je le faisais en employant le verbe *est* quand je disais du cheval : *Le cheval est noir* ; je ne leur attribue pas seulement un certain état particulier, une manière spéciale d'exister, comme je le faisais encore pour le cheval quand je disais : *le cheval dort* ; j'attribue à la vache l'action de paître, j'attribue à Paul l'action de marcher, et le rapprochement de ces mots : *La vache et pait*, *Paul et marche*, indique qu'il y a dans mon esprit jugement, affirmation. Ici encore le verbe *paître*, le verbe *marcher* sont attributifs, c'est-à-dire contiennent en eux-mêmes l'idée d'une action et l'idée d'une attribution que je fais en moi-même de cette action, dans le premier cas à la vache, dans le second à Paul.

Ces ensembles de mots : *Le cheval dort*, *la vache pait* et *Paul marche*, renferment donc les termes que nous avons reconnus comme nécessaires pour constituer une phrase, mais dans ces phrases, et généra-

lement dans toutes celles où le verbe indique autre chose que l'existence, comme *devenir*, ou une manière de voir notre esprit touchant l'existence, comme *sembler*, *paraître*, deux mots distincts seulement suffisent pour que le sens soit déterminé. Le rapprochement du verbe et du sujet, quand le verbe exprime un état ou une action, indique l'attribution que dans son esprit l'on fait au sujet de l'état ou de l'action exprimés par le verbe ; ce rapprochement, comme on dit, rend le verbe attributif. Les mots *dormir*, *manger*, *boire*, *espérer*, ne forment point une phrase ; ce ne sont que des mots exprimant une idée unique, l'idée d'un état ou d'une action, et ils peuvent à ce titre être employés soit comme sujets, soit comme attributs ; *Dormir* trop longtemps est malsain, *Espérer* toujours c'est *désespérer*. Mais quand j'ai dit : *Pierre dort*, *Pierre mange*, *Pierre boit*, *Pierre espère*, j'ai fait autant de phrases que j'ai employé de verbes, parce que chaque fois que j'ai employé un de ces verbes, j'ai attribué à un sujet l'action ou l'état exprimés par le verbe, et argé que cette action est faite par le sujet, que cet état est celui du sujet (3).

Eh bien, toute phrase réduite aux termes nécessaires pour énoncer un jugement, c'est-à-dire composée d'un sujet, d'un verbe ou d'un attribut, quand le verbe n'indique que l'existence, ou composée d'un sujet et d'un verbe attributif indiquant un état ou une action (4), prend le nom particulier de *proposition*.

(A continuer.)

AGRICULTURE.

L'enseignement agricole.

Rien n'égale l'ardeur avec laquelle la Société d'agriculture de Beauvais, en France, s'efforce d'introduire l'enseignement agricole et horticole dans les écoles de la campagne. Dans ce but, non seulement elle accorde des primes aux instituteurs les plus méritants, mais elle a de plus nommé une Commission chargée spécialement de voir par elle-même comment fonctionne le système généralement suivi.

Cette commission vient de faire son rapport, et nous en extrayons les théories suivantes que nous signalons à l'attention de tous les hommes qui s'occupent d'enseignement en vue d'être utiles à leurs concitoyens :

« Si nous ne nous sommes pas trompés sur vos intentions, vous n'entendez point, en préconisant l'enseignement de l'agriculture, exprimer le vœu que, comme exercice scolaire, les enfants aient à être occupés au travail manuel des champs. Les instituteurs devraient pour cela devenir de petits fermiers dont les valets seraient leurs jeunes élèves : une grande partie d'entre eux ne sauraient remplir ce rôle ; le pourraient-ils que l'innovation ne serait pas goûtée par les familles. Votre manière de voir est autre et la mission des instituteurs, pour rester plus restreinte, n'en est pas moins importante.

« La plupart des élèves de nos écoles ont sous les yeux les faits pratiques de l'agriculture ; ces faits leur sont familiers parce qu'ils sont en quelque sorte inséparables de leur existence. Il ne s'agit que d'éclairer, de diriger leur action ; c'est là la partie qu'il appartient à l'école de développer. La chose est plus facile qu'on ne le pense.

« Il importe d'abord d'habituer les enfants à comprendre que l'agriculture, comme toutes les connaissances humaines, est susceptible de se perfectionner par l'instruction. Quand l'ouvrier des champs, qui travaille par habitude et par tradition, initie ses enfants à la pratique agricole, il les forme bien aux labeurs de la vie rustique ;

(3) Nous expliquerons plus tard l'emploi de ce petit mot.

(4) « On veut par force retrouver le verbe *être* dans tous les autres verbes, non-seulement par la terminaison des temps et des personnes, mais encore par la signification. Un coup d'œil sur la conjugaison réfute le premier point ; quant au second, l'élève comprendra bien mieux par exemple *parler*, *écrire*, *lire*, etc., que les circonlocutions *être parlant*, *être écrivant* ; expressions trahissantes qu'il n'a jamais entendues et qu'il n'entendra jamais, parce qu'elles ne sont pas du tout reçues dans la langue. A quoi bon lui en parler, quand il y a tant d'autres choses à lui dire ? » Le P. GILMAN, *De l'enseignement régulier de la langue maternelle*.

(2) D'un seul mot latin qui veut dire : souffrir, être sous l'influence de quelque chose qui s'impose à vous.